

Poussière d'étoiles

Joseph Mainardi

Brève note de l'auteur

Les pensées courent plus vite que les souvenirs. Ils anticipent la mémoire en mettant en lumière des événements extravagants ou irréels. C'est ainsi que naissent des passions, des émotions et des troubles de l'âme que nous n'aurions jamais pensé avoir. Cet été à Paris ce n'était pas seulement de belles vacances ; c'était un moment magique qui a arrêté le temps nous permettant de le savourer dans sa plénitude. En rédigeant ce recueil, j'ai voulu en quelque sorte faire participer le lecteur au plaisir que ces jours-là nous ont procuré, s'il en a envie et s'il aura la patience de lire.

Maintenant dans la tranquillité de ma maison, je l'appelle plaisir, mais si seulement je m'arrête, le chaos de la ville m'arrive encore avec ses voix et ses bruits.

Le vacarme du trafic, mélangé aux bavardages, parfois légers parfois bruyants des Parisiens, qui avec leur langue musicale m'étourdissaient agréablement. Ce sont des souvenirs intenses que j'ai voulu écrire pour ne pas oublier. Encore une fois, je m'adresse au lecteur et j'espère dans son indulgence ; il trouvera quelques récits que je pourrais qualifier comme fantastiques. Ne m'en veuille pas, c'est ma bizarrerie. J'ai parfois bouleversé ce moment de la promenade au bord de la Seine ; un moment que cependant j'ai gardé figé dans chaque récit comme un point cardinal qui en définit la direction.

Si mon lecteur me pardonne cette pierre d'achoppement, je lui souhaite sincèrement et chaleureusement une bonne lecture.

J. M.

Prologue

Tu me demandes, mon cher Armand, d'écrire sur ces jours-là.

L'amitié qui nous lie va bien au-delà de la relation entre l'éditeur et l'écrivain ; je ne sais pas si ta requête est de nature vénielle ou juste de la curiosité.

C'est difficile ce que tu me demandes.

Comment le faire, moi qui n'étais pas là, moi qui n'ai recueilli que les témoignages de leurs passions ?

Je suis le dernier à pouvoir vous le dire, mais ton insistance m'oblige à le faire. J'essaierai, mais si je n'en ai pas la capacité, pardonne-moi. Eux seuls, les témoins directs de cet été, peuvent vraiment exprimer la joie de ces soirées au bord du grand fleuve. Afin de ne pas être en deçà de tes attentes, j'ai pensé les écrire sous forme de récit comme s'ils les racontaient eux-mêmes. Justifie mon effort et favorise-moi : ta bienveillance sera ma récompense.

Souvenirs d'été



Je regarde cette photo et **je ne peux pas oublier mon dernier été à Paris.** Ma femme et moi, nous sommes sur le quai de la Seine pendant une soirée tranquille. Nous nous promenons sur les rives du grand fleuve ; tous les garçons, les jeunes filles, les adultes, les enfants, et les personnes âgés sont assis sur le quai, jambes pendantes sur la Seine, ou debout à bavarder. Les Parisiens ont l'habitude de manger un petit diner qu'ils appellent apéro. Nous aussi avons apporté quelque chose à manger. Tout à coup une jeune fille nous demande si nous voulons qu'elle nous prenne en photo et donc voilà le résultat. Nous sommes un peu gênés mais aussi amusés par la proposition de la fille.

Nous sommes debout et derrière on voit le Pont Marie. Il y a beaucoup de lumières sur le quai et sur le pont. Les arbres sont chargés de feuilles et il fait assez chaud malgré l'heure tardive.

Ma femme porte un collier colorié et une robe très légère. Je porte un polo gris et un sac sur mon épaule. Derrière nous, il y a beaucoup de garçons qui parlent. Les lumières de la ville se reflètent sur le fleuve, des flocons d'or flottants. Un bateau mouche avec sa charge de touristes vient de passer et de laisser sa trace qui se réfracte doucement sur le bord du quai.

C'est vraiment une belle soirée.

Recette pour une soirée parfaite

Bonjour mes amis : voulez-vous une soirée parfaite ?

Voici les ingrédients nécessaires à sa création.

- Prenez une soirée d'été éventuellement calme, pas trop chaude et assez humide.
- Cherchez une grande rivière calme et glissez-la dans une grande ville, mais attention ! Elle doit couler avec de larges courbes et ne pas la traverser en ligne droite comme un fusil de chasse.
- Prenez maintenant un pont bien construit, avec des arcs et des piliers harmonieux et superbes, allumez-le avec des lumières chaudes et posez-le sur la rivière pour qu'il relie les deux rives.

Comprenez-vous jusqu'à présent ? Bon, je continue.

- Sur les rives de la rivière, construisez une large promenade avec des pierres larges et lisses, ornez-la d'arbres ombragés chargés de feuilles, de bancs en pierre et de quelques bars extérieurs.
- Allumez la promenade avec les mêmes lumières chaudes que le pont et encore faites briller les rues et les bâtiments dans toute la ville.
- Prenez un bateau mouche chargé de touristes et faites-le glisser sur la rivière. Regardez sa trace qui se réfracte doucement sur le bord du quai. Regardez aussi les lumières de la ville qui se reflètent sur la rivière comme des flocons d'or flottants.

Admirer finalement cette soirée dans toute sa beauté !

- Maintenant, il faut l'animer. Prenez alors beaucoup de gens : des jeunes, des enfants, des personnes âgées et placez-les sur la promenade. Les uns marcheront, les autres parleront, les autres encore mangeront quelque chose ; qui assis par terre, qui au bord de la rivière, les jambes ballantes.
 - Si vous le souhaitez, vous pouvez les rejoindre en apportant quelque chose à manger. Il est conseillé de s'habiller légèrement. La femme avec une robe légère et fraîche, mieux si ornée d'un collier coloré et l'homme avec un pantalon doux et un polo gris. Si une jeune fille s'offre de vous photographier, acceptez avec plaisir !
- Vous serez un peu gênés, mais aussi amusés par la proposition de la fille et le résultat sera sûrement l'image d'une soirée parfaite.

La réunion

Albert et Jean étaient amis depuis le lycée. Même s'ils avaient pris des chemins différents, ils aimaient encore se rencontrer souvent pour bavarder. Ce jour-là, Albert avait décidé d'appeler son ami.

« Bonjour Jean, c'est Albert ».

« Oh bonjour Albert, comment ça va ? ».

« Assez bien, merci. Écoute, pourquoi ne pas nous rencontrer pour boire un verre ? À notre endroit habituel, demain soir à 8 heures ? ».

« Au Merle qui chante ? C'est parfait ! Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps et demain je n'ai aucun engagement. A huit heures ça ira, je serai là. A demain ».

« Oui à demain ».

« C'est toujours pareil : – pensa Albert – demain, je n'ai aucun engagement. Bien sûr, aucun engagement ! ».

Albert savait que son ami était sans travail. Mais plutôt que dire qu'il traversait une mauvaise période, il restait enfermé dans son égoïsme, dans son amour-propre. Cela ne changerait jamais.

Le lendemain Albert était déjà assis à la cafétéria. Celle-ci c'était un ancien bâtiment construit sur le quai, utilisé comme entrepôt, lorsque le grand fleuve était encore traversé par des péniches transportant toutes sortes de marchandises. Maintenant, c'était un bar qui s'allongeait avec des chaises et des tables sur le pavé de pierre à son extérieur, d'où l'on pouvait admirer le spectacle du quai.

Albert vit son ami s'approcher, le salua de la main, lui faisant signe de l'atteindre.

« Bravo Jean, tu es arrivé enfin. Regarde, j'ai réservé cette table, qui nous permet de voir les gens qui passent, pendant que nous parlons ».

« Ouais, les gens qui passent. Que m'importe-t-il des gens qui passent ? Ils devraient rester chez eux ; n'ont-ils rien d'autre à faire que de venir marcher sur le quai ? ».

« Jean, Jean, ne sois pas si bourru, ne pense pas seulement à toi ! Regarde : c'est une belle soirée, il n'est ni trop chaud, ni trop humide ! Et puis regarde le pont : il semble qu'il ait été posé par une main invisible pour que les rives puissent se rejoindre, tant il est en harmonie avec les bâtiments voisins ! Regarde comme c'est majestueux avec ses piliers qui plongent dans la rivière et les lumières chaudes qui l'illuminent ! ».

« Albert, je t'en prie, ne pars pas avec ta verve romantique. Je ne suis pas d'humeur ce soir ».

« Jean, tu n'es jamais d'humeur. Qu'est-ce qu'il y a ? Marion t'a encore quitté ? ».

« Écoute, ne me parle pas de Marion, je l'ai endurée trop longtemps ».

« C'est elle qui doit te supporter, mon cher ami. Ton égoïsme est sans limite : elle doit être une sainte pour pouvoir vivre avec toi ».

« Écoutez l'orateur ! Ta romance me chiffonne ! Cependant, cette soirée est comme toujours. Les arbres sont là, verts et chargés de feuilles, les bars bondés et tous ces gens qui marchent sur le pavé ! Trop de monde ! Trop de jeunes, trop d'enfants, trop de vieillards ! Regarde, certains discutent sur leurs pieds, d'autres sont assis sur le bord du quai en train de manger et de boire, les jambes pendantes ! Regarde ces deux : ils doivent être des touristes, même s'il n'a pas de sac à dos, ni des shorts ni des sandales aux pieds. T'as vu ? Une fille leur propose de les photographier. Qui sait ce qu'elle a vu en eux de si exceptionnel ! ».

« Jean, peut-être qu'elle ait apprécié qu'ils sont si calmes et détendus, pas comme toi, vieux égoïste ».

« Oh Albert, je ne suis pas égoïste ; Je pense aussi aux autres, il suffit qu'ils ne me cassent pas les cartons ».

Albert ne put s'empêcher de sourire. Son ami était incorrigible.

« Jean t'as vu ? Maintenant, ces deux regardent le quai. Elle porte une belle robe légère et a un joli collier coloré autour du cou tandis qu'il est assez élégant dans son pantalon gris et son polo. T'as vu ? Il a sur son épaule le sac pour faire l'apéro eux aussi ».

« Qu'est-ce que c'est ? Tu dois faire une description pour la police ? – s'écria son ami avec irritation – Tu rigoles ou quoi ? Regarde Jean, il y a aussi un bateau mouche plein de touristes qui passe, regarde comment son sillage se réfracte au bord du quai ! Regarde les lumières des bâtiments qui illuminent

la rivière comme des flocons d'or flottants, regarde-ci, regarde-là ! Mais réveille-toi, romantique de mes bottes ! ».

« Je vois, à travers tes observations, que sous ton écorce égoïste et endurcie il y a quelque chose que ta Marion devrait bien découvrir. Quelque chose que ta Marion apprécierait ».

« Laisse tomber ! Dis-moi plutôt, comment ça se passe avec ton nouvel emploi ? ».

L'ami répondit que le nouveau travail était compliqué mais agréable. À son tour, Jean l'informa qu'il n'avait pas d'occupation pour l'instant mais qu'il espérait la retrouver bientôt.

Ils continuèrent tout au long de la soirée à causer avec vivacité, se souvenant aussi des temps du lycée et, entre un verre et l'autre, la soirée s'écoula. Une agréable soirée.

Le malentendu

Ils ne pouvaient pas le croire ! Ils venaient de sortir du commissariat après l'interrogatoire qui les avait laissés sans force : les questions impératives traduites par l'interprète qui connaissait apparemment moins l'italien qu'ils ne connaissent le français, les témoins qui avaient garanti leur présence sur le quai et leurs réponses qui n'avaient pas convaincu les inspecteurs.

Tout avait commencé ce même après-midi.

On avait frappé à la porte de leur appartement, l'homme avait ouvert et le concierge était apparu :

« Messieurs, désolé pour le dérangement – avait-il dit poliment - mais il y a des policiers en bas dans le hall qui voudraient vous parler ».

« Comment ? Des policiers ? » l'homme s'était alarmé.

« Oui monsieur, des fonctionnaires. Ils disent qu'ils doivent vous poser des questions ».

« Chéri, nous n'avons rien à cacher – l'avait rassuré sa femme, en lui mettant une main sur le bras - descendons et écoutons ce qu'ils veulent ».

« *Buongiorno signora e signore*, avait déclaré l'un d'eux en italien, dès leur arrivée - je suis le lieutenant Bernard et lui c'est l'inspecteur Dubois du département de police du 4^e arrondissement. Veuillez nous suivre au commissariat ».

« Pourquoi ? Si c'est légal ? » avait demandé l'homme dans son français cassé.

« Messieurs, veuillez nous suivre. Nous devons juste vous poser quelques questions, puis nous vous laisserons partir ».

Les deux agents ne leur avaient laissé aucune possibilité de réplique. Ils étaient donc arrivés, à contrecœur, au poste de police.

« Messieurs, s'il vous plaît, par ici. – les dirigea le lieutenant Bernard - Entrez dans cette pièce et attendez ».

La salle était déjà occupée par d'autres personnes : deux individus relativement jeunes et une fille qui les avait approchés, elle aussi un peu troublée :

« Désolée, je ne voulais pas, mais ils m'ont ordonné de me présenter. Désolée ! ».

« Mademoiselle, excusez-nous, mais nous ne savons pas qui vous êtes » avait répondu la femme encore plus troublée.

« C'est moi, la fille qui vous a pris en photo sur le quai l'autre soir. Vous vous rappelez ? ».

« Désolé, mais nous ne nous souvenons vraiment pas de vous ! » avait répondu la femme.

A ce moment-là, les deux agents étaient entrés suivis d'un autre homme. Une fois assis à table avec les autres, le lieutenant Bernard avait commencé :

« Messieurs, nous vous avons convoqué pour répondre à certaines questions. Voici l'agent Laurent qui agira comme interprète si vous ne comprenez pas les questions ».

L'homme et la femme s'étaient regardé : ils avaient très bien compris, la situation était claire même sans interprète.

« Alors commençons, - avait continué le lieutenant - le soir du 13 août de cette année vous étiez sur le quai de la Seine près de Pont Marie ».

« Non, monsieur, - avait répondu l'homme prenant de courage, - nous n'étions pas sur le quai la soirée du 13 août. »

« Et où étiez-vous ? ».

« Dans notre chambre, monsieur. Ma femme n'était pas très bien, alors nous avons décidé de ne pas sortir ce soir-là ».

À ce stade, l'inspecteur Dubois était intervenu :

« Messieurs, je me rends compte que c'est très douloureux, mais nous avons des témoins qui disent le contraire ».

L'agent Laurent avait essayé de traduire, immédiatement arrêté par la femme :

« Nous apprécions l'engagement de l'agent Laurent, mais si vous pouvez parler lentement, nous comprendrons très bien ».

« Eh bien madame, mieux comme ça. Je disais alors : nous avons des témoins qui disent le contraire. La jeune femme ici et les deux messieurs en bas prétendent vous avoir vu sur le quai le soir du 13 ».

« C'est vrai, M. l'inspecteur, - avait confirmé l'un des deux témoins - ils étaient sur le quai. Nous étions assis au « Merle qui chante ». La dame portait une jolie robe légère et avait un collier très coloré autour du cou alors que le monsieur, lui, il avait un polo gris sur son pantalon. Je me souviens aussi que l'homme avait sur son épaule un sac pour l'apéro ».

« Qu'est-ce que cet homme est bavard ! – avait pensé la femme - Un écrivain raté ! » Puis elle avait continué à haute voix : « Inspecteur Dubois, nous vous répétons que nous n'étions pas sur le quai. Et puis j'aimerais savoir comment le monsieur a pu distinguer une robe légère d'une robe moins. Est-il un connaisseur de tissus ? En fait j'ai beaucoup de colliers colorés, mais ce jour-là je n'en portais pas ».

« Je comprends madame : nous avons peut-être commencé du mauvais pied. Laissez parler la jeune femme. Mademoiselle, parlez donc ».

« Oh merci Inspecteur Dubois : comme je l'ai dit dans la déposition, je les ai vus sur le quai heureux et détendus, alors je leur ai demandé s'ils voulaient que je les prenne en photo. Ils ont accepté ; je pense qu'une jolie photo est venue avec le fond du Pont Marie et le sillage du bateau mouche qui se réfléchissait sur le quai ».

« Si vous le permettez, je peux le confirmer moi aussi » avait assuré l'autre jeune homme qui semblait plus taciturne que son partenaire.

« Oui, ils étaient sur le quai. Je me souviens qu'avec mon ami, j'ai eu une petite discussion à ce sujet ; vous savez, à cause de sa verve romantique ».

Pendant que les deux agents se disputaient, un officier était entré. Les militaires s'étaient levés précipitamment et l'inspecteur Dubois l'avait accueilli : « Bonjour commandant Gérard ; nous avons les suspects : les fameux « Les Chats ». Cette fois-ci, ils ne fuiront pas ; certes, ils nient tout mais les témoins disent le contraire ».

Le commandant ne l'avait pas regardé. Il était allé directement vers l'homme, lui avait pris le bras et déroulé violemment la manche de la chemise. Comme il l'avait soupçonné, il n'y avait aucune trace du tatouage.

« Et ces deux seraient les fameux « Les Chats ? » Vous n'avez même pas regardé si cet homme avait le tatouage qu'il avait fait en prison sur son bras : les deux chats avec la queue tordue. Avant d'interroger les gens, nous devons enquêter, découvrir les précédents et ne pas aller chercher n'importe qui.

Le commandant était fou : ces jeunes, confiants et imprudents !

« Désolé messieurs – il avait dit en s'adressant au couple – ç'a été un malentendu, un gros malentendu ! Vous pouvez y aller, veuillez m'excuser ».

Les deux conjoints étaient sortis bouleversés : à leur retour à la maison, ils auraient eu une belle histoire à raconter aux amis !

Chat Botté à Paris

Mais la chose plus extraordinaire qui nous est arrivée sur le Quai de la Seine, ce jour-là, a été notre rencontre avec le Chat Botté. Eh oui, vous avez bien compris mes amis. Au moment de la photo nous venions juste de le quitter et n'avons même pas eu le courage d'en parler à la fille qui nous a photographiés.

Vous voyez le pont Marie à l'arrière-plan de la photo ? Il était là, assis aux pieds de l'escalier, l'air triste et affligé. Il nous a regardé dans les yeux et nous a dit :

« Bonjour monsieur et madame, je demande votre attention si ce n'est pas trop audacieux.

Je suis le Chat Botté. Oui, bien sûr, le célèbre personnage du conte de fées. J'espère que vous me connaissez ».

Tout étonné je l'ai regardé attentivement ; en fait, même si je l'avais imaginé plus grand, je l'avais reconnu : c'était lui, le Chat Botté ! Il portait deux magnifiques bottes à revers qui tombaient sur ses pattes postérieures, un corsage rouge bordé d'or et sur sa tête il avait un magnifique chapeau à large bord surmonté d'une majestueuse plume ocre.

Pendant que j'essayais de rassurer ma femme, qui était aussi surprise que moi, le chat reprit :

« Mes chères, je le répète, je voudrais un morceau de votre attention pour vous parler de mon désir. Eh bien, j'étais dans le château du Marquis de Carabas, vous le connaissez n'est-ce pas ?

Cet humble paysan devenu noble propriétaire terrien et époux heureux de la fille du roi, bon je disais, j'habitais chez-lui quand j'ai senti le désir de connaître d'autres mondes. Vous savez mon maître ne m'a jamais trop remercié pour ce que j'ai fait pour lui mais ce n'est pas de sa faute, après tout c'est un ours mal léché ! J'espère que sa jeune et riche épouse, si belle et gentille, l'aime pour ce qu'il est maintenant sinon ce serait un désastre si jamais elle apprend qu'il est un paysan.

« Dis-nous, mon Chat, ce que tu veux maintenant ! » je répondis à cet animal si bavard et pompeux.

« Monsieur, je peux juste vous raconter ce qui m'est arrivé ici, dans votre monde si étrange et que je croyais bien plus fascinant que le mien. Alors, je venais juste d'arriver sur ce quai lorsque j'ai rencontré un gentilhomme à peu près comme vous sauf qu'il était en compagnie de sa chienne, un très joli lévrier Afghan, de nom Harika. Je lui ai dit d'avoir vu d'étranges voitures, d'espèces d'hippomobiles qui se déplaçaient toutes seules. Et il m'a expliqué qu'il s'agissait tout simplement d'automobiles, à l'intérieur desquelles il y avait un moteur qui, grâce à l'essence, les faisait bouger. Automobiles, moteur, essence, quels termes bizarres vous employez dans ce monde ! Puis il m'a dit de vouloir m'emmener dans un endroit sympa. Il m'a fait monter dans sa voiture, avec sa douce chienne, et la voiture, vous savez, s'est déplacée toute seule, sans chevaux pour la tirer ! Je tremblais comme une feuille ! Nous voilà dans une animalerie ! Il m'a annoncé une fois arrivés dans cet endroit créé exprès pour les animaux. Ici, on peut acheter votre nourriture préférée, vous pouvez vous allonger sur les coussins moelleux que tu vois au fond ou vous endormir dans ce panier moelleux. Écoute, je vais te faire essayer ces boîtes. Une fois sortis du magasin, près de la voiture, il a ouvert une des boîtes et quel parfume ! Je n'ai pas résisté : c'était un aliment jamais essayé, d'un goût intense, nouveau, enivrant : je l'ai dévoré en un instant !

Plus détendu, je me suis allongé sur le siège arrière de la voiture car c'était l'heure de rentrer.

Mais, tandis que nous nous arrêtions à un feu de circulation, nous avons entendu un grand fracas. Je découvris ainsi que pas toutes choses de votre monde sont si fascinantes. Un accident venait de se produire. Une voiture avait heurté un de mes amis chats qui traversait la route par inadvertance.

Malheureusement, ce sont des choses qui se produisent ! Me dit-il. Des choses qui se produisent ? Pas si souvent chez-moi, j'ai pensé, là on n'a pas toujours la chance d'éviter tous les dangers mais, en général, nous avons le temps de nous en soustraire.

Ici, au contraire, tout était trop rapide, trop bruyant, malodorant, nauséabond. Pour moi, c'était assez ! Une fois descendu de la voiture je les ai poliment salués et je savais que je serais retourné dans mon

univers. Eh oui Monsieur, il est peut-être un peu plus rural que le vôtre, mais il est sûrement moins vertigineux. Ici, vous êtes tous des fous ! Je vais donc vite rentrer chez moi, près de mon maître, M de Cabras. Il m'aime, malgré tout, et il aura déjà envoyé tous les soldats et les paysans à son service me chercher. Au revoir les amis !

Cela dit, le Chat Botté se leva et tout à coup disparut.

Tu te rappelles Liliana, ma chérie ? Nous avons cru avoir rêvé !

Résumé

Sur la rive de la Seine, une fille a pris la photo qui nous représente. Nous sommes **heureux et détendus**. Autour d'elle, des gens sont assis au bord de la rivière ou debout en train de parler. Nous avons aussi apporté quelque chose à manger en imitant les Parisiens. Les lumières illuminent le quai et la rivière. Le pont Marie rejoint tranquillement les deux rives et les arbres sont verts et ombragés. C'était une belle soirée.

En partie double

Sur la rive du grand fleuve, une jeune fille a actionné la caméra pour immortaliser le moment où nous sommes à cet endroit.

Notre visage manifeste le bonheur et le calme. **À proximité, jeunes et moins jeunes** posent leurs fesses au bord du grand ruisseau, d'autres sont en position vertical et **communiquent entre eux**. Nous mettons différents aliments dans le sac à dos pour nous nourrir en prenant les habitudes des habitants de la grande ville. L'éclairage public illumine la promenade le long de la rivière et la construction voûtée qui unit les deux rives du grand flux de composé chimique que nous utilisons pour boire et nous laver. La structure construite avec des arcs qui soutiennent la route au-dessus et les piliers qui plongent dans l'eau relie calmement les rives opposées. La haute végétation avec des branches et des feuilles est pleine de la couleur classique du printemps où les rayons du soleil ne peuvent pas pénétrer. Le soleil s'est couché sur les deux rives du fleuve.

Nous regardons tout. Nous sommes très satisfaits, très contents de ce qui se passe.

Sensorielle

Je regarde la photo et je me souviens encore des émotions de cette soirée.

Nous sommes tous **les deux au premier plan**. Je me souviens de l'odeur chaude de notre peau encore chauffée par la belle journée d'été. Les couleurs du collier de ma femme, si bariolées et lumineuses. Je sens le goût doux de l'air humide de la rivière sur ma langue. La sensation sous mes doigts de la robe fraîche de ma femme, si légère et impalpable ; et enfin le bruit, le son de nos mots qui se fondent dans l'ensemble.

Derrière nous les gens qui sont venus pour l'apéro. J'entends le rire joyeux des garçons et les chuchotements des filles déterminées à se révéler des secrets d'amour. Je sens de nouvelles saveurs de sauces, croûtons, vins et bières ; tout est prêt pour le plaisir et la joie. La sensation de ces verres

tenus dans les mains : frais et dégoulinant de boissons rafraîchissantes. Je regarde les enfants près de moi, gais et en sueur à côté de leurs mères et je savoure presque le goût des tartines tenues entre leurs mains.

Plus loin, le pont et la rivière qui coule tranquillement. Ces deux semblent deux frères qui ont décidé de passer une soirée tranquille.

Au loin, je sens l'eau frémir sur les piliers. Je regarde les lumières éblouissantes illuminant le pont, les rives et les bâtiments voisins.

Je respire profondément et je mélange les odeurs douces de la rivière avec l'odeur des plantes du quai. J'imagine toucher ces pierres lissées par le passage et les savourer pour fixer dans mon esprit cette belle soirée. Une soirée vraiment agréable.

Espace publicitaire

Cette fois, nous avons pris le bus. Le métro est plus pratique et plus rapide mais la soirée est fraîche et les veilleuses rendent la ville encore plus belle. Assis à l'arrêt de bus, nous l'attendons. Il nous emmènera au centre-ville. Le voilà ! Nous montons et trouvons une place près d'une fenêtre. Le trafic est rapide, la ville ne s'arrête jamais. Les panneaux publicitaires défilent vite. Je les regarde indifférent. À un moment donné, ma femme attrape mon bras.

« Regarde ça ! L'as-tu vu ? »

« Voir quoi ? » Je réponds en me réveillant de ma torpeur.

« Le panneau d'affichage ! Ce qui vient de passer ».

« Non, je ne l'ai pas vu. Qu'avait-il de si spécial ? ».

« Nous y étions. Nous étions sur le panneau d'affichage. Je n'ai pas compris la publicité, mais j'ai vu que c'était nous, notre photo ; tu la connais, celle-là où nous sommes sur le quai de la Seine. Je parie que nous la verrons aussi ailleurs ».

« Ne dis pas de bêtises. Tu auras mal vu. Qui diable pourrait mettre notre photo pour la publicité ? »

Arrivés à destination nous descendons du bus. Et en effet, la voici ! C'est justement la photo qui nous représente sur le quai un soir d'été. Elle apparaît presque partout.

« L'ivresse du goût. Un mariage parfait ! ». Tel est le slogan publicitaire. Et encore la légende continue en indiquant que l'élégance nuancée de la robe de ma femme se combine avec la beauté discrète et lumineuse du collier.

Juste en dessous de la légende, les magasins où on peut acheter la robe et le collier.

Que n'inventent-ils pas pour vendre ! Nous admirons le panneau publicitaire étonnés et fiers. Nous regardons autour de nous ; personne n'a remarqué la similitude entre nous et la photo. Dieu merci ! Cela aurait été embarrassant ! En essayant de rester indifférents, nous continuons notre marche. Qui sait si cette publicité réussira ? Alors que je regarde les gens passer devant moi, une pensée me vient à l'esprit :

« Quelles surprises ! Cette ville en est pleine ! ».

Mots libres

Le pont

Je ne peux pas le croire ! Je suis toujours debout. Pourtant, un certain temps s'est écoulé depuis qu'ils m'ont construit. Je me souviens qu'au XVII^e siècle, j'étais un jeune pont encore inconscient de la vie. Je rejoignais les deux rives du grand fleuve en entendant des gens me traverser. Je regardais les chevaux attachés aux charrettes s'approcher des rives de la rivière et attendre que les péniches chargent les marchandises.

De temps en temps la rivière gonflait, puis le déluge submergeait tout, mais j'ai résisté. Mes piliers ont enduré les eaux tumultueuses et les gens m'ont remercié.

Comme tout est différent aujourd'hui ! Je ne peux pas avoir un moment de paix. Les voitures, les camions, les bus et même les piétons sont bruyants. Les berges que je rejoins ne sont plus parcourues par des chevaux, elles sont emprisonnées dans des structures en béton et il est impossible de s'approcher de la rivière. Parfois, cependant, pendant les soirées d'été, les bancs se remplissent de gens heureux et je me sens renaître. Les entendre se promener calmement en me croisant, ça me fait plaisir !

Le fleuve

Eau... calme, eau tourbillonnante, eau précipitée ! C'est mon élément préféré ! Vous direz : « C'est naturel, vous en êtes fait ! ».

Je sais, je sais, il est aussi le seul que je connaisse mais vous n'imaginez pas le plaisir d'être traversé par cet élément. Je suis né en Bourgogne, j'ai parcouru plusieurs kilomètres et suis arrivé dans cette grande ville. Ce n'était pas toujours aussi grande et chaotique que je la vois maintenant ! Je me souviens que sur l'île qui est au milieu de mon parcours il y avait des huttes où les habitants vivaient et se réfugiaient.

Maintenant, tout a changé. C'est tout, comment dirais-je, si touristique. Si vous voulez savoir, j'ai un peu de nostalgie pour les temps passés. « Oh là ! là ! - vous êtes en train de penser – et voilà, maintenant il commence avec sa veine nostalgique de l'époque qui était ». D'accord, d'accord, je vais essayer de me contenir. Mais quand j'entends sur mes rives bondées, pendant les soirées d'été, les vieilles chansons de quelques musiciens de rue, je suis ému par les souvenirs et les bons moments. Mais, pour Poséidon ! je ne veux pas vous fatiguer avec mes regrets ! Allons ! Donnons de l'espace aux bateaux-mouches, aux touristes et à la péniche ancrée pour l'apéro !

Le quai

Chemin retracé par des milliers de personnes en permanence ! Si vous voulez connaître la vérité, je suis un peu fatigué de votre frénésie. Où allez-vous ? Quelle est cette hâte ? Pourquoi êtes-vous si bruyants ? Pourquoi empestez-vous l'air avec vos gaz ? Ce n'est peut-être pas de votre faute. Peut-être vous avez été pris dans un réseau créé par vous-même. Vous avez perdu le sens de la vie, si courte et unique. Je me souviens quand j'étais encore au bord d'une rivière sablonneuse. Les gens descendaient dans les rues poussiéreuses et venaient au bord pour se laver ou boire. Les troupeaux, amenés par les bergers, les chevaux avec leurs charrettes, les femmes avec leurs enfants ; il y avait toute une vie sur mes côtes.

Maintenant, tout a changé. Cependant, lorsque les soirées d'été sont plus fraîches, mes rues pavées de pierres lisses se remplissent. Les jeunes et les moins jeunes sont assis sur mes bords, les jambes pendantes ou debout, ils parlent. Les bars sont pleins. Qui est assis sur les bancs, qui est sur mon trottoir. Tout le monde savoure l'été sur mes rives...

Une madeleine

La pluie est tombée avec insistance sur la ville. Bien que nous sommes proches de Noël, la neige n'est pas arrivée ; peut-être parce qu'il ne faisait pas trop froid ou peut-être parce que l'humidité de Paris ne le permettait pas. Je dois me rendre en Samaritaine près du Pont Neuf et je suis monté à Bastille sur la ligne 1 du métro, récemment inaugurée. Une vraie révolution : on voyage sous terre dans des voitures électrifiées et on arrive à destination en un éclair. Je m'assois à côté du poinçonneur qui perce avec zèle les billets des voyageurs. J'adore voir les gens monter et descendre ; tout le monde a une histoire à raconter. A l'arrêt de l'Hôtel de Ville, je vois deux hommes monter ; l'un corpulent avec une barbe épaisse et l'autre plus minutieux et agile dans ses mouvements ; ils montrent les billets au poinçonneur, il les vérifie, les perce, les rend aux deux voyageurs. Alors qu'il glisse son billet dans sa poche, l'homme corpulent déclare chaleureusement :

“Je te dis que c'est mieux ainsi. C'est un progrès. Peut-être que tu ne te rends pas compte parce que nous sommes sous terre, mais nous arriverons à **Pont Marie** plus tôt que tu le penses”.

“Oui, peut-être - répond l'ami avec le petit physique - mais si je ne vois pas le soleil au-dessus de moi, je ne me sens pas calme”.

“Écoute Thomas, - répond l'autre - c'est peut-être parce qu'avec ton travail tu as besoin de lumière, tu es un rémouleur : affûter les couteaux et les outils, c'est compréhensible. Moi, que je suis toujours sous les chariots des marchands graisser les roues, j'ai fait l'habitude à travailler dans le noir”.

“Oui tu as raison Martin ... mais je le répète, j'ai un peu d'anxiété. C'est la première fois que je prends le métro. Mais maintenant pourquoi allons-nous à **Pont Marie** ?”

“Oh, on y va prendre un café au lait et une madeleine dans un bistrot que Monsieur Bernard, le boucher des Halles, m'a recommandé”.

“Merde Martin... voulons jouer les riches ? Une madeleine dans un bistrot ! Tout au plus je peux me permettre un verre d'absinthe !”.

“Ne t'inquiète pas Thomas, j'ai gagné de beaux francs hier, c'est la semaine avant Noël, allons fêter, je t'offrirai !”.

Je les écoute, la curiosité est trop grande ; l'arrêt Palais Royal est déjà passé : je décide de les suivre.

Les deux descendent à **Pont Marie** et se dirigent vers un bistrot près de l'arrêt. Ils s'assoient à une table à l'extérieur sur le trottoir et commandent leur boisson. Peu de temps après on leur sert les cafés au lait et les madeleines. Comme s'il n'avait rien fait d'autre de sa vie, Martin, le graisseur de roue, plonge la madeleine dans le café au lait et encore dégoulinante du liquide chaud et mousseux, il y mord avec plaisir.

“Comme c'est bon - dit-il avec extase - allez Thomas ... essaye-la, toi aussi !”.

“D'accord, je vais essayer, mais si je n'aime pas ça, tu paies quand même, non ?” déclare le rémouleur avec passion.

“Mais Thomas... tu racontes des salades, mange-la ! Tu sentiras à quel point c'est bon. Ne t'inquiète pas, je paierai même si tu ne l'aimes pas”.

Le rémouleur trempe la madeleine dans son café, mord dedans et peu après ses yeux s'ouvrent grand avec incrédulité : “Thomas... chapeau à ta madeleine. C'est vraiment bon. Je n'imaginai pas. Écoute ... je ne veux pas avoir l'air effronté, mais qu'est-ce que tu penses d'une autre madeleine au chocolat chaud au lieu du café au lait ?”

“Ah... je savais que tu aimerais ça. D'accord, une autre madeleine comme tu veux. C'est presque Noël : il faut fêter !”.

Je les regarde à nouveau savourer leurs madeleines avec extase. Ils ont été captivés par l'odeur et le goût de ce gouter. Dans ce bistrot, appréciant ces délices, ils ont oublié les problèmes de leur vie difficile et moi aussi je me sens heureux.

Pas loin de là, la Seine continue de s'écouler entre ses quais, sous le **Pont Marie** ...

Soirée parisienne

Voici donc la soirée ! Adorable, sereine avec

Son sourire !

Voici donc la rivière ! Les péniches glissent

Sans trop d'martyre.

Les arbres chargés de feuilles sur le quai sont

Mes amis !

Au bord de la rivière les gens bavards sont

Assis.

Écouter la musique de la langue comme une

Mélodie calme.

Inventer des mots bizarres qui coulent comme

De l'huile de palme.

La rivière nous sourit et l'oreille tend vers

Jeunes filles jouant avec un petit ballon vert.

Marchons joyeux tandis que la soirée nous

Accueille fraîche et tendre.

Elle est pleine d'allégresse, avant que la nuit

Ne se fasse entendre.

Les arbres à l'ombre immense, les quais

Indéfinis ...

Changent la douce soirée, promettant l'infini.

Les frères *Pointillazov*

Épisode 1

Perdus

Assis sur un banc de pierre au bord de la rivière, ils regardent l'eau passer.

Ils ont vagué et ils se sont perdus. Comment cela a pu arriver ? Où sont-ils passé les autres frères ?

Pourront-ils à jamais être réunis ?

Virgule est pensive et attentive. De toute la grande famille, elle a toujours été la plus intelligente.

C'est peut-être pour cela que les autres frères l'aiment beaucoup : elle est presque une mère pour eux.

Elle se tourne sur le côté et regardant Point lui dit :

« Allez... ne fais pas cette tête ! Tu verras que nous trouverons une solution ; il suffit d'avoir juste un peu de confiance ».

« Tu dis bien ! Mais regarde où nous en sommes maintenant ! Au milieu de nulle part, on ne sait pas où aller et surtout on ne sait pas à qui demander de l'aide ».

Sa sœur l'observe : Point a toujours eu peur de tout. Peut-être à cause de sa qualité de terminer les dialogues, les concepts, les phrases sans soutenir aucun autre choix. Certes, à certains moments, il a été d'une grande aide : il a pu déterminer catégoriquement des sélections qui autrement n'auraient jamais été faites. Cependant, cette qualité le rend craintif et incapable de s'adapter aux revers.

« Ne t'inquiète pas, Point, - Virgule le calme - tout d'abord nous ne sommes pas au milieu de nulle part : il y a le banc sur lequel nous sommes assis, la rivière qui coule, les gens qui marchent et puis aujourd'hui c'est une belle journée ; le soleil est chaud et il n'y a pas de vent. Il suffit de penser logiquement sans se laisser prendre par les émotions ».

Oui, la logique, -pense Point, en regardant un bateau mouche passer- la logique que j'ai apprise de Tante Analyse et de Maman Grammaire. La logique... quand nous étions encore une famille proche, tous ensemble dans cet ancien volume de syntaxe du 20e siècle. La logique, si claire et rassurante.

Et la famille, si grande, avec tous ces frères.

En plus d'eux deux il y avait Point-Virgule, l'intermédiaire, toujours prêt à définir une phrase mais en laissant de la place aux autres également ; Les Deux Points, les illustreurs de dialogues, de concepts, si semblables que vous ne pouviez pas les distinguer ; Les Points de Suspension, trois, l'un derrière l'autre, « ceux de la pause » comme les appelaient les frères ; Les Guillemets, toujours par paires, juste un peu vaniteux, selon Virgule ; Les parenthèses, ceux-ci aussi toujours par paires, les concepts augmentés tout en restant hors de question ; Et enfin, le Point d'Exclamation et le Point d'Interrogation, les deux aînés, toujours prêts à mettre l'accent sur les phrases en les transformant de simples expressions en communications chargées d'émotions ! Ils formaient vraiment une grande famille, si unis et forts !

Puis la catastrophe s'était produite.

Soudain, ils avaient été jetés hors du livre ; comme une grande tempête, ils avaient été dispersés.

Maintenant, eux deux, Virgule et Point, sont les seuls qui errent à la recherche des autres. Eux seuls peuvent chercher et rassembler la famille.

Tout à coup, une pensée vient à l'esprit de Virgule :

« Mais maintenant ... ce que j'aurais pu être et ce que je n'ai pas été, qu'est-ce que puis-je être en ce moment ? ».

Les frères *Pointillazov*

Épisode 2

La séance

L'après-midi est en train de se coucher pour laisser la place au crépuscule. Les longues ombres des arbres recouvrent le quai tandis que la rivière coule placidement. Virgule décide de déménager ; il est inutile de s'attarder sur leur sort : ils doivent agir.

« Viens Point : allons-y ! ».

« Mais où ? Tu ne vois pas que cet endroit n'est pas de notre monde ? - demande inquiet Point- Restons ici. Peut-être que quelqu'un viendra nous aider ».

Virgule ne peut pas s'empêcher de regarder vers le ciel :

Point est incorrigible. - elle pense avec colère - Il ne peut pas être flexible ; pour lui, les choses sont blanches ou noires. Il n'y a pas de juste milieu.

« Regarde, Point ! Il y a **ce couple, cet homme et cette femme** qui marchent vers nous. Demandons-leur si par hasard ils ont vu l'un de nos frères ».

Indépendamment des plaintes de son frère, Virgule arrête doucement la femme qui, étonnée, répond à ses questions :

« Non, je suis désolée ; nous n'avons vu personne qui vous ressemble. Je suis vraiment désolée. Mais pardonnez-moi ... Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? ».

« Chère dame - répond poliment Virgule - nous sommes deux *pointillés* : lui c'est mon frère Point et moi je suis Virgule. Nous avons vécu, avec nos autres frères, dans un livre de syntaxe du XXe siècle. C'était confortable, de temps en temps nous étions priés de faire partie d'un texte. Nous étions heureux ! ».

« Puis ? Qu'est-il arrivé ? » demande l'homme curieux.

« Eh ... mon cher monsieur ... - intervient, désespéré, Point - Une catastrophe s'est produite. Nous avons été jetés hors de notre livre. Nous ne savons pas exactement comment et pourquoi. Maintenant nous sommes ici, ma sœur et moi. Et nous ne savons rien de nos frères ».

« Et maintenant ? Quels projets avez-vous ? ».

« Projets ? Quels projets... aucun ! Nous sommes à la merci du destin comme disait ma tante Analyse ».

« Désolé chers messieurs. - intervient stricte Virgule - Mon frère est pessimiste. Je m'excuse encore d'avoir interrompu votre promenade, je comprends que vous n'avez jamais vu personne comme nous mais je peux vous assurer que notre projet est de rassembler toute la famille : c'est peut-être la dernière chose que je ferai ».

« Je comprends ... dit la femme - Et dites-nous : quand vous serez réunis, (chose que j'espère va arriver !), quel est votre désir ? ».

« Notre désir ? De retourner dans notre magnifique livre ! » déclare Virgule joyeuse et encore :

« Revenir et raconter toutes nos aventures. Ce sera beau... n'est-ce pas, Point ? ».

« Euh ... bien sûr » admet son frère abattu.

« Allez Point. Ne fais pas comme ça. - le console la femme - Vous verrez que, comme le dit votre sœur, vous vous retrouverez et vous serez à nouveau heureux ».

« Allons-y Point... quittons ce couple heureux et continuons notre recherche. Au revoir mes chers ! ».

« Au revoir les petits et bonne chance ! ».

Pour la première fois de sa vie

La soirée est vraiment agréable. L'homme et la femme marchent main dans la main sur le quai de la Seine. Garçons et filles, enfants avec leurs parents, couples âgés et jeunes, tout le monde a décidé de passer d'agréables heures le long de la rivière : certains assis au bord du quai, certains profitant de l'apéro, certains encore bavardant paisiblement.

L'homme et la femme **sont des touristes. Pour eux, cette partie de la ville est l'une des plus caractéristiques.** Soudain, la femme sent sa robe d'été légère être tirée ; elle baisse le regard et aperçoit deux petites créatures très troublées. L'une d'elles, avec une voix cristalline, lui demande :

« Désolé madame ... pourriez-vous nous montrer le moyen de sortir de cette confusion ? Nous nous sommes retrouvés ici par hasard et maintenant nous ne savons pas comment nous en sortir ».

La femme est étonnée : la créature est presque aussi grande qu'un ballon de football, elle a la même forme, avec deux petits bras qui bougent gracieusement pendant qu'elle parle et deux petits pieds chaussés de chaussures basses colorées. Elle a des cheveux blonds bouclés entrelacés par une couronne de perles et tient dans la main un petit sac à main, comme ceux qu'on utilise uniquement pour garder le téléphone portable.

« Regardez, mademoiselle : la sortie est par là -lui dit poliment la dame en la signalant - il vous suffit de continuer votre promenade et vous la trouverez ».

« Merci madame - répond la petite chose - vraiment gentille... oh, mais comme je suis impolie ! Nous ne nous sommes même pas présentés. Chère dame, il y a à mes côtés Monsieur Farceur et je suis Madame Coquette. Nous faisons partie de la collection de Monsieur Roger Hargreaves, notre créateur. C'est la première fois que nous sortons de nos histoires et je dois dire que nous nous sentons vraiment perdus !

N'est-ce pas Monsieur Farceur ? »

« Oh, non, pas du tout ! - répond le compagnon joyeusement - tout est très drôle ici. Regardez, Madame Coquette, regardez ces enfants qui mangent leurs crêpes avec goût... et ces filles qui parlent avec animation : qu'auront-elles jamais à se disputer ? »

« Excusez-moi, - intervient madame Coquette - mais Monsieur Farceur est toujours hilarant, il trouve le côté drôle dans tout ».

« Mais non, que dites-vous ! Je pense que M. Farceur a raison. Il y a beaucoup de situations amusantes sur le quai ce soir ! - répond la femme – Écoutez : si vous voulez, nous pouvons marcher ensemble. Nous allons vous diriger vers la sortie pour que vous ne vous perdiez pas, nous allons vous montrer le chemin et vous pourrez nous raconter vos histoires ».

« Ah, ah... ce sera amusant ! C'est vrai, madame Coquette ? Nous pouvons également leur présenter nos amis. Ça va être amusant ».

« Bien-sûr monsieur. Mais... monsieur Farceur, ne vous semble-t-il pas aussi que ces jeunes-filles-ci veulent se lier d'amitié avec ces deux garçons -là ? Peut-être que je devrais aller vers elles et leur apprendre à accrocher un mâle. Qu'en pensez-vous ? ».

« Madame Coquette... Je pense que vos flatteries, vos séductions ne sont pas bonnes pour elles. Peut-être qu'elles peuvent sembler inappropriés ».

L'homme et la femme les regardent étonnés et admirés de la même manière. Peu attentifs aux regards abasourdis des gens, ces deux êtres continuent leurs querelles à la suite de leurs nouveaux amis avec diligence. Mais nous voici au bout du quai.

« Eh bien mes chéris, nous sommes arrivés. Si vous souhaitez continuer, vous pouvez prendre le métro qui se trouve à proximité. Cela vous mènera à votre destination. Nous sommes heureux d'avoir fait votre connaissance », admet la femme en les saluant.

« Messieurs, nous sommes également heureux de vous avoir rencontrés. Si vous voulez nous revoir, il vous suffit de reprendre une histoire de Roger Hargreaves. Vous nous retrouverez et nous vous accueillerons ! ».

Quelle soirée bizarre !

Derrière ma photo

Lorsque nous prenons une photo, nous aimerions y mettre tout ce que nous ressentons à ce moment-là. Ce n'est pas possible ! La photo est un objet inanimé, qui en soi n'a aucune valeur : seule notre imagination lui donne un souvenir, une émotion, une joie.

L'été dernier, nous étions à Paris. Lors d'une promenade sur le quai de la Seine une fille a voulu nous photographier.

Je me demande pourquoi ? En tout cas, elle a immortalisé ce moment dont je m'en souviens de temps en temps.

Nous allons bien : peut-être nous sommes un peu gênés mais heureux. L'image me ramène à ce soir-là ; c'est comme si derrière la photo il y avait tout : le paysage, les bruits, les odeurs de cette belle soirée d'été.

On ne peut pas le décrire : toute tentative serait vaine, mais je pourrais essayer.

La douce clameur des gens est ce que cette photo me rappelle le plus. Les enfants joyeux parlent à haute voix en mangeant les tartines couvertes de sauces, les vieillards, assis sur les bancs de pierre, discutent, les uns avec animation, les autres tranquillement ; les jeunes rient et plaisantent engagés à être ensemble pour partager toutes leurs émotions. Et sur toutes ces voix : la langue !

La langue de ce peuple. La musique, les hauts et les bas, les tons maintenant clairs et durs, maintenant doux et caressants. Il y a beaucoup de similitudes avec la nôtre, il se peut que même l'un d'eux voie les mêmes caractéristiques en nous, mais personnellement quand je les entends parler, je ne peux m'empêcher d'entendre leur musique. Je dois dire que souvent je ne les comprends pas ; leurs idiomes, leurs abréviations ou simplement leurs gestes et leurs expressions faciales me restent parfois inconnus, mais je suis toujours fasciné par leur façon de communiquer. Tout cela sur cette photo ne peut pas y être : c'est seulement dans mon esprit. C'est comme si, en regardant cette image, on pouvait se souvenir les émotions de ce moment-là.

Le pont Klein

Quelque chose d'étrange est arrivée.

La soirée est agréable. Nous sommes au bord de la Seine. Tout autour, les voix des garçons sont comme un doux bourdonnement plein de vie et de beauté. Ma femme et moi marchons. Elle se tourne d'un côté pour regarder passer un bateau-mouche. Son sillage est éclairé par les lumières des bâtiments se reflétant sur la rivière.

« Regarde, - me dit-elle en montrant le pont - tu vois ça ? Tout est devenu bleu ! ».

« Qu'est-ce que tu dis ! Ce ne sera qu'un effet d'optique », je lui réponds un peu en travers.

Mais alors je regarde mieux. C'est vrai ! C'est vraiment tout bleu : les piliers, les arcades, même les corniches et les frises : tout est devenu d'une belle couleur bleue très intense et lumineuse.

« Mince ! Tu as raison. Qu'est-ce qui aurait pu arriver ? Ne pourrait-il pas s'agir d'un gadget d'un artiste en quête de notoriété ? Tu te souviens quand on a enveloppé le Pont Neuf ? Cela ressemblait à un colis postal ! ».

« C'est vrai. Nous étions jeunes. Je me souviens encore des photos du pont. C'était horrible ! ».

« Je suis d'accord ».

Je regarde à nouveau Pont Marie. L'aspect majestueux, l'architecture harmonieuse, les arches qui plongent dans la rivière sont mises en valeur par cette couleur. C'est vraiment un beau bleu ; peut-être trop fort à mon goût mais je trouve quand même que si l'on voulait mettre en valeur la construction, ce serait la couleur qui la définirait le mieux. Mais c'est étrange : il semble que personne

ne se soucie de ce nouvel état. Les gens marchent dessus, les bateaux passent dessous : tout est comme avant, rien n'a changé. Puis une pensée me vient :

« Pourquoi ? ».

Je ne peux pas répondre ; peut-être que la couleur est due à un changement physique des pierres qui la composent ou peut-être à un effet d'optique particulier donné par la lumière du soir. Je ne sais pas. Ou, peut-être, c'est un message.

Je m'accroche à cette dernière considération. Voyant que le monde qui l'entoure continue de couler normalement, je pense que les nombreuses diversités dans lesquelles nous vivons ne sont qu'une partie de l'ensemble. Une fois assimilées, elles cessent d'être des différences, des contrastes. Cela semble être un paradoxe ; mais cette variété nous aide à vivre mieux et en harmonie.

Comme d'habitude, quand je tombe sur quelque chose que je ne comprends pas, je commence à fantasmer.

Je regarde ma femme qui continue encore d'admirer le beau pont coloré.

Je lui prends la main et nous continuons à marcher.

Cauchemar

Il est tard dans la nuit. Je me réveille en sursaut. J'ai fait un cauchemar. Étrange : maintenant c'est parti, je ne m'en souviens plus. J'essaye de me rendormir, et lentement le sommeil vient et m'enveloppe dans ses bras.

Nous sommes, ma femme et moi, sur les bords de la Seine. Belle soirée : l'air est frais sans être trop humide, je comprends parfaitement la langue des gens qui sont près de moi, (c'est vraiment un rêve) je propose à ma femme de monter sur le pont pour mieux voir la rivière.

« Mais il y a trop de monde ! » elle me répond.

« Il n'y a pas de problème, nous pouvons voler ; on prend l'élan du trottoir et on monte jusqu'au parapet du pont ».

En un instant, nous y sommes ; la vue est splendide : le bateau mouche sillonne la rivière en laissant une traînée qui s'illumine d'or des lumières réfléchies par les bâtiments sur les bords de la Seine.

« Ici c'est juste magnifique on pourrait s'y promener tous les jours », confesse ma femme.

« Ma chère, nous avons tout ce que nous voulons. Tu te souviens, n'est-ce pas ? Tu viens d'avoir ce gros héritage ».

Elle sourit : « Ouais, une vraie fortune ».

De loin, je vois arriver Virgule et Point : je ne supporte pas ces deux. Après cette rencontre fortuite où, en faisant une erreur, nous les avons aidés à chercher leurs frères, ils sont toujours liés à nous. Virgule, têtue comme une mule nous montre du doigt ; nous essayons de nous envoler mais nous ne pouvons pas ; ils nous ont presque atteint, nous courons dans la direction opposée mais Point, invisible, nous a précédés et nous bloque le chemin. Que faire ? J'ai une idée. Je vois deux touristes, qui ne nous connaissent pas, je les emmène avec moi, je les force à nous défendre comme s'ils étaient une barrière. Ils ne comprennent pas parfaitement, mais ils sont fermes et obéissent. Virgule se met à jurer ; elle veut de la satisfaction : nous ne l'avons pas suffisamment aidée. Elle dit qu'elle appellera tous ses amis de ponctuation et qu'ils nous assailliront avec des points d'exclamation, des points d'interrogation, des deux points, des points de suspension, jusqu'à ce que nous répondions à ses demandes. Ma femme me prend par le bras :

« Que faisons-nous ! Que faisons-nous ? C'est de la ponctuation. Nous sommes beaucoup plus forts ! ».

« Tu as raison ! Ce n'est que de la ponctuation ».

Alors je vois Virgule. Elle est maintenant sur moi, j'attends, je la prends, je la fais tourner en l'air et la jette sur Point qui, surpris, ne s'attend pas à une telle action. Ils tombent tous les deux au sol. Ma femme et moi les ramassons et sans chichis, les jetons dans la rivière. Ils ne savent pas nager, c'est de la ponctuation. On les voit couler à l'arrivée d'un bateau mouche. Nous avons l'air satisfaits. Finalement nous nous sommes débarrassés de ces deux. Notre soirée se poursuit joyeusement.

La découverte

Quelle journée sombre. Je ne peux pas sortir. Encore une fois ces interdictions. Je suis dans la maison de mes grands-parents et je feuillette leur album photo. C'est très touchant : combien de personnes ! Quelle joie ! Ils ne savaient pas que la catastrophe allait arriver et changer leur vie pour toujours. Je tourne une page et par hasard, une photo tombe par terre.

Je la récupère : ce sont eux, encore jeunes ; ils semblent embarrassés mais heureux.

Malheureusement, je ne peux pas ressentir ce même bonheur : nous vivons constamment sous contrôle ; la liberté qui nous a été progressivement enlevée au nom de la sécurité n'existe presque plus. Je les regarde et je pense à ce que leur monde a dû être. J'essaye d'imaginer.

Les voici, ils sont au bord d'une rivière, ils n'ont aucune protection ; pas de masques, pas de visières, pas de gants. Apparemment, ils pouvaient communiquer par le langage et les gestes ; ils n'avaient besoin d'aucun support pour filtrer leurs respirations et en renvoyer que les mots. Les vêtements sont estivaux : certes le soleil à l'époque était moins violent et pouvait leur permettre d'être absorbés sans avoir trop peur de contracter une maladie de peau. Ce qui m'étonne le plus dans la photo ce sont les gens. Ils sont nombreux, proches, jeunes, vieux, enfants. Je peux voir sur la photo que certains sont assis au bord de la rivière en train de manger ou de parler. Quel courage ! Quelle audace ! Aujourd'hui, même les jours les plus sûrs, nous ne pouvons pas nous permettre une telle imprudence. Ils m'ont dit qu'il y avait des bateaux chargés de touristes naviguant sur le fleuve. Incroyable ! Je pourrais les imaginer : est-ce que les gens montaient sans aucun contrôle ? Ils s'asseyaient côte à côte ? Quand ils descendaient, ils n'étaient pas surveillés ? Et puis : pouvaient-ils entrer et sortir des bars, des bistros, visiter des musées, des églises, des bibliothèques ? Absurde, simplement absurde. Mieux notre vie. Protégée, sûre, contrôlée.

Bien sûr, cependant, il aurait été intéressant de marcher sur ce trottoir, d'écouter les sons, les voix, la rivière qui coule. Pouvoir approcher cette fille sans crainte, sans qu'elle s'éloigne même un peu, par peur de contagion. Toucher sa peau avec ma main et la sentir chaude et douce ; répondre timide et maladroit à ses questions, voir ses lèvres bouger et être ému par tout cela. Quelle incroyable découverte cela aurait été !

Quelles pensées me viennent en regardant cette photo !

Je la remets dans l'album et me connecte en vidéo avec mon ami.

Quelle émotion

Aujourd'hui encore, je souris au souvenir de ces Pâques. Un moment heureux est né suite à une envie un peu bizarre.

J'avais eu une idée : introduire notre photo de cette soirée d'été à Paris dans un œuf de Pâques en chocolat et le présenter au déjeuner du dimanche de Pâques. Nous voulions, ma femme et moi, voir l'étonnement de ceux qui trouveraient la surprise.

Je décide d'amener la photo à notre pâtissier. Je ne peux pas vraiment le considérer comme un ami de famille, mais depuis que les enfants sont petits, nous avons toujours acheté tous les gâteaux d'anniversaire dans sa boutique. J'entre, le salue et je peux déjà imaginer sa stupéfaction quand je lui demande de mettre la photo à l'intérieur de l'œuf.

« J'ai une demande. - je lui dis - Je voudrais que vous créiez un œuf de Pâques avec cette photo à l'intérieur ».

« Eh bien monsieur. Pour combien de personnes voulez-vous l'œuf ? ».

Je m'attendais à tout, mais pas à ce manque d'étonnement du pâtissier.

« Excusez-moi - je demande - mais n'êtes-vous pas surpris par ma requête ? ».

« Pas du tout, monsieur. Chaque client peut, dans la limite du bon goût, me demander d'insérer quoi que ce soit. Après tout : le client a toujours raison ! ». Petit rire complice.

« D'accord, parfait ! Alors je dirais que l'œuf devrait être pour cinq personnes ».

« D'accord Monsieur. Disons que vous pouvez venir le chercher demain après-midi à la même heure ».

« Parfait ! Je reviendrai demain à cette heure-ci. Au revoir ».

« Au revoir Monsieur ».

Quelle bizarrerie ! Avec mon œuf bien bouché, je rentre à la maison le lendemain. Le dimanche de Pâques, nous nous attendons à ce que mon beau-frère, sa femme et ma belle-mère arrivent pour le déjeuner.

Ils arrivent, nous nous installons à table et, entre un plat et un autre, le déjeuner coule vite.

Presque à la fin, je vais chercher mon œuf.

« Le voici ! - j'annonce - à qui l'honneur de l'ouvrir ? ».

Mon beau-frère s'avance : « Si ça ne te dérange pas, j'aimerais l'ouvrir moi-même ».

« Si ça te plaît, fais-le : utilise ce couteau, ce sera plus facile ».

Plusieurs bidouillent, tout le monde donne des conseils sur les techniques les plus efficaces pour le casser. Enfin l'œuf est ouvert.

« Mais qu'est-ce que c'est ? Une photo ? Mais c'est vous ! Regarde maman, c'est eux. C'est à ce moment-là que vous deux étiez à Paris ... quand on pouvait encore voyager », dit-il en l'extrayant de l'œuf.

Ma belle-mère met ses lunettes, regarde la photo :

« Je me souviens, vous me l'avez montré sur l'ordinateur. Un long moment s'est écoulé ».

Ouais ... longtemps.

L'après-midi continue. Cette photo libère des souvenirs, des gens, des faits. En tant qu'ingrédient nécessaire, il nous mélange, il nous amalgame. Nous sommes heureux : un beau dimanche de Pâques.

Le choix

Parfois, les choses arrivent sans qu'on s'en rende compte.

Pour Ivette, tout s'est passé rapidement. Elle ne peut s'empêcher de s'en souvenir.

C'est une soirée d'été. Se promenant sur le quai, elle sent le parfum du soir. Il semble que tous les Parisiens aient pris rendez-vous ici pour passer, comme elle, une agréable soirée. Même les touristes en sont la preuve. Elle les observe : certains sont confus et intrigués, d'autres comme ce couple-là sont détendus et heureux. Ils ne sont pas très jeunes : ils ont peut-être le même âge que ses parents. Ils sont près du rivage et une fille leur demande si elle peut les photographier. Embarrassés, ils acceptent. La fille prend leur appareil photo, les encadre, prend quelques photos et leur rend l'appareil pour après les saluer.

Ivette oublie presque qu'elle est en compagnie de Maurice. C'est vraiment un beau garçon : grand, athlétique, avec une marche souple, il avance en sachant qu'il est admiré par les filles. Ivette entend ses mots comme un doux bourdonnement :

« Je vois que tu es vraiment élégante ce soir, Ivette. Veux-tu m'impressionner ? Tu sais, je t'aime bien même si tu es vêtue d'un sac ! ».

« Que dis-tu ! Je ne suis pas du tout élégante ! »

« Tu es belle. Viens ! Asseyons-nous à cette table. Prenons quelque chose ; j'ai envie de t'admirer ».

Ivette le regarde ; Maurice est en train de faire du gringue, avec sa voix persuasive et caressante et sa manière polie et courtoise. Elle est presque conquise, puis une pensée soudaine lui vient : « Dois-je céder à sa flatterie comme me le conseille Rose, ou rester fidèle à mon bon Gérard ? ».

Quelques jours plus tard, Ivette rencontre son amie.

« Donc ? Comment s'est déroulée la rencontre avec Maurice ? » lui demande Rose sans même la saluer.

« Je vais bien, merci Rose, comme je l'espère pour toi. - répond Ivette avec irritation – Mais avec Maurice cette rencontre a été la première et aussi la dernière ».

« Pourquoi ? ».

« Parce que cet homme mène une vie de patachon. Le lendemain, je l'ai vu assis devant ce bistrot rue de Temple. Quel canaille ! Il m'a dit qu'il devait travailler ! »

« Peut-être qu'il a fait une pause ».

« Oui bien sûr ... à quatre heures de l'après-midi ».

« Ivette, il me semble que tu cherches des noises ».

« Écoute Rose, laisse tomber ça ... allons plutôt faire un tour chez Tati ; peut-être que nous trouverons quelque chose de bien à acheter ».

Quelques jours plus tard Rose donne enfin raison à son amie. Ivette vient de faire les courses à Franprix quand elle la rencontre.

« Quelle surprise ! Comment se fait-il que tu sois ici ? ».

« Salut Ivette. Je suis ici pour te dire que tu avais raison à propos de Maurice. Tu sais, je n'ai pas pu résister et j'ai accepté son invitation. Nous sommes allés aux « Deux magots » à prendre un café et il continuait de faire des yeux de merlan frit ! Il l'a fait tout le temps. Je ne pouvais pas le supporter. Comment il était gluant ! ».

« Ouais, tu vois qu'il est comme ça ! Le loup perd sa fourrure mais pas son vice. L'autre jour, je l'ai vu assis dans son bistrot habituel. Il m'a salué bruyamment de l'autre côté de la rue. C'était rond comme une queue de pelle. Attention Rose, ne lui fais pas confiance ».

« Je n'ai certainement pas confiance en ce type après cet après-midi ».

Ça fait un moment qu'elle n'a pas vu Rose et il y a une nouvelle. Ivette ne résiste pas : elle doit l'appeler au téléphone.

« Salut Rose, c'est Ivette ».

« Salut Ivette. Si tu m'appelles, c'est parce qu'il y a des nouvelles ».

« Eh bien oui ... il y en a une. Gérard m'a demandé de l'épouser. Enfin ! J'avais peur de coiffer

Sainte Catherine ».

« Félicitations ! Bravo ! C'est une bonne nouvelle. Écoute, je veux être ton témoin ».

« Oh Rose... ne courons pas ! Lorsque nous décidons de la date, tu peux être sûre que tu seras mon témoin ».

« Alors meilleurs vœux ! Salut Ivette ! ».

« Salut Rose ! ».

Impressions

Ivette s'est mariée. Cérémonie *émouvante*, quelques larmes, puis le déjeuner, levons nos verres, les rires.

Ivette a invité Rose, son amie, pour parcourir l'album de mariage ensemble.

Assises sur le canapé, elles commentent maintenant cette photo-ci, maintenant celle-là.

Soudain, une photo tombe par terre, Rose la relève.

« Mais ce n'est pas ta photo de mariage. Qui sont ces deux ? ».

Ivette s'approche de son amie, regarde la photo, secoue la tête :

« Je ne sais pas, je ne me souviens pas. Attends... attends. Maintenant, cela me vient à l'esprit : ce sont ces deux touristes qui étaient sur le quai l'après-midi que j'ai passé avec Maurice. Comme ils sont *fascinants* ! ».

« *Fascinants* ? Pourquoi *fascinants* ? Je ne vois rien de tout cela. Et puis pourquoi as-tu cette photo dans ton album ? ».

« Bonne question... Il me semble avoir **demandé à ces deux une copie de la photo, mais je ne suis pas sûre ; cependant je les trouve *fascinants* et *merveilleux* car ils semblent maladroits mais surtout détendus et heureux** ».

« Ivette, tu es toujours tellement *romantique*. Il n'y a rien de *spectaculaire* à propos de ces deux. En fait, je ne la trouve pas du tout *remarquable*. **Qu'y-a-t-il de si *passionnant* à se faire photographier sur les bords de Seine ?** ».

« Rose... Rose, ne sois pas si *terrible*. Même si avec Maurice ce n'est pas aussi *génial* que tu l'imaginais ce n'est pas une bonne raison de trouver cette image *décevante* ».

« Eh bien ... peut-être que tu as raison : ce n'est pas si *horrible* après tout ».

« Regardes Rose ... regardes combien de *mouvement* il y a derrière eux. N'est-ce pas *formidable* de voir combien de personnes passent la soirée au bord de la rivière ? ».

« Oui peut-être. Ce n'est ni *affreux* ni *dégueulasse*. Et que, malheureusement, comme tu as dit, la relation avec Maurice commence à être *détestable* ».

Effleurant la photo Ivette veut consoler son amie :

« Ne sois pas si *ignoble* Rose. Cela ne peut pas être *atroce*, puisque tu as choisi, malgré mes recommandations, d'être avec lui ».

« C'est vrai. Ce n'est pas *décevant*, mais ce n'est pas *émouvant* non plus ».

Les deux amies se mettent à rire ; la jeune mariée continue d'admirer la photo des deux touristes.

Rose sort de sa tristesse :

« Bien sûr, ces deux sont très bien. On voit qu'ils ne passent pas une soirée *minable* ».

« Vrai ! Regarde la lumière réfléchiée sur le fleuve, les gens qui bavardent, les jeunes qui rient : n'est-ce pas *touchant*, *magnifique* ? ».

« Oui ... c'est vraiment *magnifique*, n'est pas *nul* ».

Et ainsi, entre un commentaire et un rire, les deux amies se retrouvent enfin à renforcer une amitié suspendue et jamais rompue.

Souvenirs bizarres

Je regarde cette photo et je ne peux oublier le dernier été à Paris. Ma femme et moi étions sur le quai de la Seine pendant une soirée tranquille. Nous nous promenions sur les rives du grand fleuve ; tous les garçons, tous les jeunes filles, les adultes et les enfants, les agés étaient ou assis au bord du quai avec les jambes que pendaient sur la Seine, ou debout à bavarder. Les parisiens ont l'habitude de manger un petit diner qu'ils appellent apéro. Alors aussi nous avons apporté quelque chose à manger. Tout à coup une jeune fille nous a demandé si nous voulions qu'elle nous prenne en photo et donc celui-là est le résultat. Nous sommes un peu gênés mais aussi amusés par la proposition de la fille.

Nous sommes debout et derrière on voit le Pont Marie. Il y a beaucoup de lumières sur le quai et sur le pont. Les arbres sont chargés de feuilles et il fait assez chaud malgré ce soit le soir. Ma femme porte un collier de couleur et une robe très légère. Je porte un polo gris et un sac sur mon épaule. Derrière nous, il y a beaucoup de garçons qui parlent. Les lumières de la ville se reflètent sur le fleuve comme si des flocons d'or flottants. Un bateau mouche avec sa charge de touristes vient de passer et a laissé sa trace qui se réfracte doucement sur le bord du quai. C'était vraiment une belle soirée.

Je regarde la Seine, nous nous promenions sur les rives du grand fleuve. Au bord du quai les parisiens ont l'habitude d'apporter quelque chose à manger.

Cette photo, le dernier été à Paris, les garçons, les jeunes filles, les adultes et les enfants, debout à bavarder.

Je ne peux oublier. Ma femme et moi pendant une soirée tranquille avec les jambes que pendaient sur la Seine, à manger un petit diner.

Les agés étaient assis : nous voulions de couleur et des flocons d'or flottants.

Nous avons demandé beaucoup de lumières sur le pont, une robe très légère et un sac sur mon épaule.

Une jeune fille nous prend en photo et donc ceci est le résultat.

Nous sommes un peu gênés mais aussi amusés. Derrière nous, il y a beaucoup de garçons qui parlent.

Nous sommes debout, il fait assez chaud malgré ce soit le soir. Ma femme porte un collier, je porte un polo gris.

Derrière on voit le Pont Marie. Sur le quai les arbres sont chargés de feuilles.

Les lumières de la ville se reflètent sur le fleuve.

Un bateau mouche a laissé sa trace qui se réfracte doucement sur le bord du quai.

C'était vraiment une belle soirée.

Épilogue

Armand, cher ami, tu n'as pas résisté. Je n'avais pas encore fini et déjà tu voulais lire, savoir, imaginer. Heureusement pour moi et pour ton indulgence, tu n'as pas fait de commentaires en lisant certains passages. Maintenant l'œuvre est finie. Les histoires que tu as regardées à la hâte sont entre tes mains. Laisse que ces souvenirs que, scribe inapte, j'ai composés, t'emmènent dans des paysages lointains. Laisse ton esprit vagabonder et ton imagination courir. Je te demande juste de ne pas me louer ou de ne pas me dénigrer.

Plus tard, quand l'euphorie et l'excitation auront disparu, nous pourrons parler de cette fatigue. Pour l'instant, en espérant avoir exaucé ton vœu, je te remercie de ta patience.

Joseph

- Fin -

Un jeudi de mai 2021

Joseph,

t'as raison, j'ai toujours eu hâte de te lire. Tu savais si bien m'étonner, me surprendre, et même m'encourager à sortir de mon silence pour essayer d'écrire quelques pensées, aligner quelques mots moi aussi. Je te remercie pour ça et tu me pardonneras si cette fois-ci je suis arrivé jusqu'à m'en saisir de tes propres mots, de tes propres réflexions, que je partage, pour t'en faire un petit cadeau. Tu sais bien que le livre n'appartient pas à celui ou à celle qui l'écrit. Ainsi qu'une photo n'appartient pas à ceux qui y sont représentés. C'est toujours le regard d'un autre qui voit, lit, interprète, vit, bref, qui fait l'histoire de ce qui se passe : livre ou photo c'est pareil. Donc j'ai voulu ajouter un petit essai aux tiens. C'est pour ça que j'ai colorié dans chacun de tes récits des morceaux de phrases, parfois de simples mots, pour réécrire mon texte à moi, tout en gardant figé ta belle photo « comme un point cardinal qui en définit la direction ». C'est mon cadeau, ma récompense. Y-en-a pas d'autres. Et puis, tu dois l'avoir déjà soupçonné, je n'ai jamais été et je ne suis pas devenu depuis éditeur. Pardonne-moi encore pour mes insistances et considère-moi juste un ami, curieux et passionné comme toi de l'écriture.

Voilà mon texte reconstitué :

« Je ne peux pas oublier mon dernier été à Paris.

Les lumières de la ville se reflètent sur la rivière comme des flocons d'or flottants. Un bateau mouche plein de touristes passe, son sillage se réfracte au bord du quai.

Je les ai vus sur le quai heureux et détendus, alors je leur ai demandé s'ils voulaient que je les prenne en photo. Ils ont accepté. Vous voyez le pont Marie à l'arrière-plan de la photo ? Ils étaient là, aux pieds de l'escalier, heureux et détendus.

À proximité, jeunes et moins jeunes communiquent entre eux. Je regarde la photo : les deux au premier plan.

« L'ivresse du goût. Un mariage parfait ! ».

Les bancs se remplissent de gens heureux et je me sens renaître. Les entendre se promener calmement en me croisant, ça me fait plaisir !

C'est tout, comment dirais-je, unique.

- On va prendre un café au lait et une madeleine dans un bistrot?

Je les écoute, la curiosité est trop grande ; je décide de les suivre.

Je les regarde savourer leurs madeleines avec extase. Ce couple, cet homme et cette femme, sont des touristes. Pour eux, cette partie de la ville est l'une des plus caractéristiques.

Je les entends parler, je ne peux m'empêcher d'entendre leur musique. Je dois dire que souvent je ne les comprends pas ; leur idiome, leurs abréviations ou simplement leurs gestes et leurs expressions faciales me restent parfois inconnus, mais je suis toujours fascinée par leur façon de communiquer.

Je pense que les nombreuses diversités dans lesquelles nous vivons ne sont qu'une partie de l'ensemble. Une fois assimilées, elles cessent d'être des différences, des contrastes. Cela semble être un paradoxe ; mais cette variété nous aide à vivre mieux et en harmonie.

Une vraie fortune !

Quelles pensées me viennent en regardant cette photo !

Je la remets dans l'album et me connecte en vidéo avec mon ami.

Sur l'ordinateur. Un long moment s'écoule.

L'après-midi continue.

Parfois, les choses arrivent sans qu'on s'en rende compte.

Soudain, une photo tombe par terre ... J'ai demandé à ces deux une copie de la photo. Je les trouve *fascinants* et *merveilleux* car ils semblent maladroits mais surtout détendus et heureux.

Qu'y-a-t-il de si *passionnant* à se faire photographier sur les bords de la Seine ?

Armand